

N°

ast

arci

197

3

TRAIT D'UNION

Bulletin de l'Association romande
des correctrices et correcteurs d'imprimerie
et de l'Association suisse des typographes

2013

- 1** ET VOICI L'ÉDITO
BILLET
DU PRÉSIDENT
- 2** ÇA A EU LIEU
LA 21^E FÊTE
DU LIVRE
- 5** COMMENT DITES-VOUS ?
COMMUNES
DE FRANCE
POUR LA LANGUE
FRANÇAISE
- 6** ÇA A EU LIEU
DICTÉE,
FINALE DU
CHAMPIONNAT
D'ORTHOGRAPHE
- 8** COMMENT DITES-VOUS ?
DÉFENSE
DE LA LANGUE
FRANÇAISE
- 11** COMMENT DITES-VOUS ?
IL N'Y A
QU'UN SEUL
« **BON**
FRANÇAIS »,
LE VÔTRE !
- 18** PAROLE DE LECTEUR
À PROPOS
DU LANGAGE
ÉPICÈNE
- 21** QUOI DE NEUF À L'AST ?
LE RALLYE 2013,
DIRECTION
LA GRUYÈRE !
- 25** FIGURES ÉMINENTES
DES JEUX
DE MOTS AU JEU
DES MOTS
AVEC L'OULIPO
- 30** DÉTENTE NEURONALE
MOTS
CROISÉS
- 32** DÉTENTE NEURONALE
LA CRISE

AGENDA

BILLET DU PRÉSIDENT

ET VOICI L'ÉDITO



©sebanex.com

Attention danger ! Je n'ai reçu aucune proposition pour reprendre la rédaction en chef du *Trait d'Union*. Cela met gravement en péril notre publication. Ce numéro est encore fait avec l'aide d'Alexandre, mais c'est peut-être le dernier auquel il aura participé. Si ce bulletin meurt – ce qui serait une

catastrophe, vu sa haute tenue typographique obtenue de haute lutte et la qualité de son contenu –, l'Archi le suivrait de peu, ne pensez-vous pas ? (*Voir page 24.*) Je profite de ce billet pour remercier chaleureusement Patrick Magnenat, nouvelle plume dont l'article a suscité des réactions, mais aussi relecteur attentif du *TU*.

La Fédération suisse des Parlements des jeunes (FSPJ) publie *Easyvote*, une brochure destinée aux 18-25 ans qui veut leur donner une explication facilement compréhensible et politiquement neutre des objets de votation. *Easyvote* est réalisé par des jeunes de toute la Suisse. La FSJP est à la recherche de correcteurs professionnels bénévoles. Plus d'infos : www.easyvote.ch/fr, ariane.allgoewer@dsj.ch.

Je terminerai sur un constat amer : en difficultés financières, certaines entreprises de presse ont une fâcheuse tendance à payer leur personnel technique – les correcteurs en font partie, mais aussi les graphistes, etc. – au lance-pierres. Je vous invite à la plus grande circonspection et à bien vous renseigner si vous tombez sur une annonce pour un poste de correcteur, chose rare, hélas.

Bel automne à tous.

Olivier Bloesch, président

LA 21^E FÊTE DU LIVRE

Saint-Pierre-de-Clages 23-24-25 août 2013

C'est la troisième année consécutive qui voit l'Arci et l'Association Encre & Plomb (AEP) prendre place au centre du village, dans cet espace des artisans qui réunissait ainsi la correction, la typographie et nos amis calligraphes Gérard Touzé et Michel Redard. A un jet de livre se trouvaient également nos collègues de l'Ara, les Amis de la reliure d'art. Cette 21^e Fête du livre a permis au président de l'AEP, Jean-Pierre Villard, de présenter son association et ses activités sur les ondes de Radio Rhône et de fêter son baptême en ces lieux. Michel Pitton, vice-président de l'Arci, et Marcel Odiet assuraient comme à l'accoutumée le concours recherché des correcteurs, concocté cette année par Pascal Steve Richard.



*Jean-Luc Monnard
et Daniel Badel, devant
la presse Boston.*

© Marcel Martin

*AEP-Arci,
une cohabitation
fructueuse et durable.*

© Marcel Martin



Je m'arrêterai volontiers ici sur la présentation de Michel Redard, de Montpellier (F), copiste calligraphe de renom, et de sa passion dévorante: la calligraphie médiévale. Celle-ci lui permet de voyager partout et de présenter ses différentes graphies, dont son propre alphabet, un savant mélange d'onciales et de carolines, ces écritures rondes du Haut Moyen Age. Michel vit pleinement sa passion en se présentant en tant que troubadour de l'écriture, joliment habillé de façon médiévale, selon sa propre fantaisie. Il a fait sien ce début de phrase de Cocteau: *écrire est un acte d'amour*.

Cette année, la compagnie Bicdown (Etienne Arlettaz et David Bitschnau avec en plus Marylaure Pugin) apportait une touche burlesque et sportive à cette manifestation, tant lors de la partie officielle que dans des interventions régulières dans les jardins de l'église. Cela pour la plus grande joie des enfants, de leurs accompagnants et du nombreux public assistant à ces productions.

Mais l'événement de cette 21^e fête a certainement été la présentation de **Charles Ferdinand Ramuz**, hôte de la prestigieuse collection de la Pléiade, auteur vaudois dont

les visiteurs ont pu apprécier l'attachement au canton du Valais, qui fut le décor de nombre de ses plus beaux romans. La rue du Prieuré, qui menait à l'Espace d'Arvoisie, était bordée par *les lieux aimés* de C. F. Ramuz, sous forme de stands démonstratifs tenus et animés non seulement par les Amis de Farinet, mais aussi par M. Jean-Louis Pierre, président des Amis de Ramuz. L'Espace d'Arvoisie reconstituait le bureau de l'écrivain avec une chaise enrobée de sa jaquette et, sur la table, trois fac-similés représentant son testament intellectuel, *Un mot sur moi*. Aussi sur cette table, un support à portrait, des lunettes, un encrier avec porte-plume et un cendrier, alors qu'au portemanteau étaient suspendus manteau, canne et chapeau. Les Amis de Muret étaient en outre présents dans cette salle présentant une exposition illustrée par les photos de H. L. Mermod, soulignant, à l'aide de différents panneaux, l'étroite relation entre C. F. Ramuz et Albert Muret, le peintre avec lequel il séjournera en fin d'année 1907 pour rédiger ce qui deviendra *Le village dans la montagne*, illustré par son ami Edmond Bille. De nombreuses vitrines exposaient les ouvrages rares et précieux prêtés par la Médiathèque Valais, l'Association des Amis de Ramuz et divers collectionneurs. L'Office du tourisme avait aussi prévu et aménagé dans ses locaux du sous-sol une salle où ont pu s'exprimer différents intervenants sur la vie, l'action et les séjours de C. F. Ramuz au pays du soleil. Cet endroit permit la projection de *La grande peur dans la montagne* et de *Si le soleil ne revenait pas* de Claude Goretta. Une belle édition qui incita aussi le public du samedi après-midi, lors de l'orage, à suivre nombreux ces présentations bienvenues.

Daniel Badel

COMMUNES DE FRANCE

pour la langue française

COMMENT DITES-VOUS ?

L'association Avenir de la langue française (ALF), créée le 4 décembre 1992, a pour but de « réagir contre la domination croissante d'une langue étrangère dans les grandes entreprises, la publicité, la recherche scientifique, l'audiovisuel et jusque dans l'appareil de l'Etat comme dans les institutions internationales ». Agréée depuis 1995 par les Ministères de la justice et de la culture, elle veille à l'application de la loi Toubon sur l'emploi de la langue française en France.

Le 18 juin 2011, l'ALF a réuni 44 mouvements français et étrangers dans une manifestation pour la diversité linguistique; en 2012, elle a lancé une pétition et le mouvement informel Communes de France pour la langue française. Quel est le sens de cette démarche ?

Il s'agit de faire remonter politiquement la **vox populi**, profondément attachée à la langue française, par le vote d'un manifeste (préparé et endossé par 32 associations françaises et 8 étrangères, surtout québécoises) par de nombreux conseils municipaux [...]. Il leur est loisible d'adopter ce manifeste tel quel ou d'en tirer des propositions plus proches de leurs préoccupations. L'idée est « de présenter, au moment des élections municipales de 2014, un magnifique bouquet de votes de communes des diverses régions de France, équivalant alors à un référendum d'initiative populaire en faveur de la langue française... et contre le **globisch**... ».

La même démarche, adaptée aux conditions locales, est envisagée au Québec et en Wallonie.

Etienne Bourgnon

DICTÉE

Finale du Championnat suisse d'orthographe 2013

Symptômes?

Chercheuse au Jardin des Plantes, elle était l'auteur d'une thèse qui, révélant les répercussions des pathologies des muscidés sur la reproduction des oiseaux, avait enthousiasmé le gotha des ornithologues et des entomologistes. Un article paru dans la gazette de cette institution l'avait incitée à visiter l'exposition d'un peintre animalier ouzbek totalement inconnu dont les œuvres avaient alors les honneurs de la cimaise dans une galerie montmartroise.

Elle quittait la dernière salle consacrée aux lavis, aux aquatintes et aux tailles-douces et s'apprêtait à partir lorsqu'elle remarqua, un peu à l'écart – on eût dit qu'elle ne faisait pas partie de l'exposition – une salle dont l'entrée, bizarrement, était dissimulée par un rideau. Hésitante, elle le tira. Dans la pénombre, elle devina des murs nus, mais sur celui du fond éclairé par de pâles leds, elle vit une toile immense qu'elle jugea d'abord sans intérêt.

Se voyant seule, elle voulut repartir et se retourna : quelqu'un venait de tirer le rideau derrière elle. Aussitôt, elle se sentit prise au piège, mal à l'aise, mais elle resta. Pourquoi ? A cause de lui, du tableau ! Il la retenait. Il semblait lui dire : « Regarde-moi donc ! »

Fin de la dictée des juniors

Tremblante dans l'ombre, elle s'assit sur la banquette face à lui et ouvrit grand ses yeux : une pieuvre gigantesque tapie dans les abysses tentait, tentacules tendus, de happer une myriade d'ilots sur lesquels l'artiste avait peint, agrandis, un oiseau et un insecte. Elle reconnut ainsi un oestре et un torcol, une glossine et un pic épeiche, une

cantharide et une sittelle. Elle les identifia tous aisément, sauf l'insecte à côté du becfigue. Elle finit par reconnaître, à ses yeux accolés, un syrphe mâle dont elle voulut aussi se rappeler le nom latin. Impossible ! Sa mémoire défaillante la troubla, l'inquiéta, puis la terrorisa. C'était la situation qu'elle redoutait et qu'elle avait espéré ne jamais vivre, un drame pour elle, car, la veille déjà, au cours d'une conférence à des étudiants, elle avait confondu deux papillons pourtant communs, elle avait appelé morio une vanesse. Elle, commettre pareille erreur ! Et elle ne s'en serait même pas aperçue si une collègue malintentionnée ne l'avait corrigée en public.

Alors, lorsque son regard rencontra celui de la pieuvre, elle comprit, en un éclair, qu'elle aussi venait d'être happée et elle sentit remuer au tréfonds d'elle-même un hôte indésirable. A l'heure de la fermeture, le gardien qui faisait sa ronde la trouva agenouillée devant la banquette, tournant le dos au tableau. La tête dans les bras, elle sanglotait.

Francis Klotz

sous le contrôle du jury présidé par Pierre Mayoraz

Variantes qui ont été admises par le jury :

uzbek, ilots, reconnaître, auteure, led, LED, grands.

PHRASES SUBSIDIAIRES

1. Sitôt arrivé à l'abbaye de Cîteaux, notre lascar posa son sarrussophone et tira de son sitar une flopée de mi bécarre.
 2. Un Damascène, un Stambouliote et un Hiérosolymite s'étaient disputé un spinelle bleu-violet au pied d'un mancenillier.
-

DÉFENSE DE LA LANGUE FRANCAISE

Difficulté orthotypographique

Jean-Pierre Colignon a publié, dans le numéro 248 de la revue *Défense de la langue française* (2^e trimestre 2013), une intéressante étude consacrée aux **coupures de mots** dans un livre, un article de journal ou de revue, etc. Ce sujet d'orthotypographie étant rarement traité, il nous a paru opportun de reproduire la majeure partie de cette étude.

« Il y a deux manières de couper : la **coupure syllabique** et la **coupure étymologique**. La première sépare les syllabes ; la seconde détache la ou les racines du mot, éventuellement le préfixe et le suffixe. Les deux sortes de coupure peuvent se confondre : si l'on coupe **télé-graphe**, la coupure est à la fois syllabique et étymologique.

De nos jours, la coupure syllabique est de beaucoup la plus pratiquée. Ainsi, on ne coupe pas « pre-scrire », car la ligne du dessus semblerait alors s'achever (bien que ce ne soit pas le cas) sur une syllabe muette, à cause de l'absence d'accent sur le *e* ; on coupe : **pres-crire**, ce qui mutile évidemment l'étymologie (*praescribere*, à l'origine « écrire en tête »). On n'utilise guère, en principe, la coupure étymologique – quand elle se sépare de la coupure syllabique – que dans quelques cas déterminés, par exemple **yougo-slave**, **atmo-sphère**, **trans-alpin**... et encore est-ce là un usage classique de moins en moins respecté.

Il semblerait évident à tout le monde, pensons-nous, qu'il ne faut pas couper sur une lettre isolée : « é-tait », « î-lot »,

« a-bondance », « o-reille », « u-tile » sont de mauvaises coupures. Elles ne sont pas tolérables non plus même précédées d'une apostrophe d'élision : « l'Église d'Orient », « c'était un géant », « avenue d'Italie », « l'o-tage »...

On ne doit pas non plus renvoyer à la ligne suivante un tronçon de mot comprenant moins de trois lettres. Ainsi, le mot *félicité* ne se coupera pas « félici-té », et la coupure « fé-licité » ne sera tolérée que sur de petites justifications, car en bout de ligne il faut aussi couper sur trois lettres au moins.

On ne coupe pas sur une apostrophe, sur un *l'*, un *c'*, un *d'*, etc. Cela est toléré pour **aujourd'hui**, **prud'-homme**, mais : a) on se doit malgré tout de l'éviter le plus possible ; b) l'apostrophe ne dispense pas du trait d'union, qui est toujours obligatoire pour marquer les coupures en fin de ligne ; c) on se l'interdit pour « presque-île ».

Mieux vaut éviter de rejeter à la ligne une syllabe muette isolée. On coupera **for-midable**, ou **formi-dable**, mais non « formida-ble », si l'on peut se l'épargner. Il faut surtout s'en abstenir à la fin d'un paragraphe, où cette syllabe muette surviendrait en début de ligne creuse. Autre mot en *-ble*, *inexorable* ne donne lieu à une coupure pleinement satisfaisante qu'entre *xo* et *ra* : **inexo-rable**. En effet, couper après *in-* (coupure étymologique), sans être intrinsèquement interdit, est ressenti aujourd'hui comme fautif par les usagers de la langue, et couper après *ra* rejetterait une syllabe muette au début de la ligne qui suit, chose admise, certes, quand on fait passer trois lettres au moins, et c'est le cas, mais assez peu recommandée, et toujours à éviter en fin d'alinéa : vous seriez jugé... coupable.»

Etienne Bourgnon

Graphic design

Images et vidéo

Impression

PAO

Communication

Multimédia et Internet

Métiers de la communication
Cours de perfectionnement professionnel

> p r o c o m >

secretariat@procom.ch - tél. 021 316 01 03 - PROCOM, case postale 6020, 1002 Lausanne

programme des cours sur www.procom.ch

Il n'y a qu'un seul « bon français », LE VÔTRE !

COMMENT DITES-VOUS ?

« Ce n'est pas français », reproche-t-on souvent. « Eh bien si ! », affirme avec véhémence le professeur Andres Kristol. Le français de Suisse ou de Belgique est aussi français que celui de Paris. Et les emprunts à l'anglais enrichissent la langue.

A l'école, il était mauvais en français. Avant de tomber dans la marmite, « comme Obélix », à l'âge de 17 ans. Né à Zurich en 1948, Andres Kristol est de langue maternelle suisse allemande. Ça ne s'entend pas. L'œil rieur, il illustre ses propos avec des myriades d'exemples, crée des liens inattendus, sourit aux ironies de la langue et de l'histoire. Ce professeur de linguistique historique du français et de dialectologie gallo-romane à l'Université de Neuchâtel compte parmi les plus grands spécialistes des patois et des français régionaux. Et rappelle avec passion ce qu'ils apportent au français.

En Suisse, on a souvent l'impression de parler moins bien français que les Français. C'est vrai ?

– Tous les francophones croient mal parler, alors qu'ils parlent tout simplement leur langue. La culpabilité est générale. Le français a été fabriqué au XVII^e siècle par des aristocrates de salon qui ont déclaré que toutes les manières de parler qui ne correspondaient pas à la leur étaient mauvaises. Tout ce qui ne se conforme pas à leur norme est fautif. Ainsi, tous les peuples francophones, par définition et depuis toujours, parlent mal. Ce qui sort de la bouche d'un francophone est français. Mais ce n'est peut-être pas le français de cette aristocratie autodéclarée qui, aujourd'hui, est remplacée par une intelligentsia ayant



*Andres Kristol,
professeur de linguistique
historique du français et de
dialectologie gallo-romane.*

© Unine

fait les grandes écoles en France. Elle forme la nouvelle aristocratie de la langue. On croit toujours que la France est un pays profondément égalitaire et républicain. Il n'en est strictement rien. La hiérarchie s'établit par la langue.

Est-ce un phénomène qui existe dans les autres langues ?

– Beaucoup moins. Les anglophones, d'où qu'ils soient, parlent anglais et sont persuadés que leur anglais est le bon anglais. Et ils ont raison ! Toutes les formes d'anglais sont bonnes. Les dictionnaires d'anglais d'Amérique du Nord marquent les usages britanniques comme régionaux. Les dictionnaires québécois font de même avec les usages européens, même français : certains intellectuels québécois ont compris qu'il existe un français québécois cultivé. Toutes les langues peuvent être bien ou mal parlées. Il existe bien entendu des formes relâchées de langue. Mais chaque région développe un parler cultivé. Le parler cultivé de Suisse romande est forcément différent du parler cultivé de Belgique. Aussi longtemps qu'on ne vit pas dans le même pays, dans la même culture, la langue diffère.

Les Québécois sont donc en avance sur nous ?

– La Suisse romande n'a pas encore compris qu'il existe un langage standard dans toutes les régions de la francophonie. Au Canada, les myrtilles s'appellent les « bleuets ». Ce n'est pas un mot populaire ou vulgaire, c'est simplement comme ça que ça se dit. « Myrtille » est un mot régional du français européen. Le terme « président de la République » est un régionalisme de France. Car il n'existe de président de la République ni au Canada, ni en Belgique, ni ici. Le français cultivé de Suisse a des conseillers fédéraux.

Ces différents français standard sont ce qu'on appelle aujourd'hui des français régionaux. Quand apparaît ce terme ?

– Dans le tout premier dictionnaire du français de Robert Estienne, en 1539, les régionalismes font partie de la langue. C'est tout simplement normal. Viennent ensuite, au XVII^e siècle, l'Académie française et le grammairien

Vaugelas qui condamnent tout ce qui est régional comme impur, sale et dégoûtant. Cela est resté dans le subconscient du monde francophone. Le changement intervient dans les années 1960 dans le cadre de la décolonisation. La France découvre que pour maintenir le statut du français dans les organisations internationales, elle a besoin des autres francophones. Ce sont les pays africains d'expression française qui ont sauvé le français à l'ONU. Suite à la révolution intellectuelle de 1968 se créent les différents centres de dialectologie et d'étude du français régional dans le monde francophone. Cela fait maintenant 40 ans. Mais les francophones, en dehors des milieux universitaires spécialisés, n'ont pas encore compris que la force du français réside dans sa diversité et sa variation. Une langue variable est une langue forte. Une langue sans variation est condamnée à mourir. Ça, les puristes ne l'ont pas encore compris. Vouloir sauver la langue, c'est la tuer.

Comment se sont formés les français régionaux ?

– Certains mots viennent du substrat dialectal, c'est-à-dire du patois. En Valais, tant qu'il y a des bisses, il faut pouvoir les nommer. Ces mots désignent des réalités locales. Prenez « boille » et « bidon » : ces deux mots cohabitent en français de Suisse, mais ils ne désignent pas la même réalité. Depuis que les patois ont presque disparu, le substrat dialectal ne peut plus alimenter les français régionaux. C'est une grosse perte. Les puristes se plaignent parce qu'on s'alimente en anglais. Mais ces mêmes puristes ont tout fait pour éliminer les patois.

Et à part le patois ?

– Trois autres éléments contribuent à forger les français régionaux : les phénomènes de maintien, les néologismes et les emprunts aux voisins. Les phénomènes de maintien sont ce qu'on appelle traditionnellement les archaïsmes – un mot que je n'aime pas du tout. En Suisse romande, le français cohabite avec les patois depuis le XIII^e siècle en tant que langue écrite. Il s'apprenait dans les livres. Or, la

littérature a introduit des tournures qui ont aujourd'hui disparu en français de Paris mais sont restées vivantes chez nous. Un fameux exemple : « aider à quelqu'un » se trouve chez Montaigne. Si en Suisse, on dit parfois « je lui aide », ce n'est pas un germanisme, mais du français du XVI^e. On observe une foule de phénomènes de ce type. Curieusement, quand un mot est conservé à Paris et pas dans les provinces, les provinces ont tort. On ne parle d'archaïsme que pour ce qui se maintient dans les régions périphériques. Le deuxième phénomène est celui de l'innovation, des néologismes. Ce sont des mots qu'on a fabriqués chez nous pour nommer des choses que le français de Paris ne connaît pas. Très bel exemple : le numéro postal. La Belgique et la Suisse ont été les premiers à l'introduire, alors que la France ne le connaissait pas encore. Quand les Français s'y sont mis, ils n'ont regardé ni à droite ni à gauche et ont appelé ça le code postal. On a aussi le passage sous-voie. Mot parfaitement français dans sa facture. Il n'existe pas en français de France. Mais est-ce qu'il est mauvais ?

Les Québécois aussi inventent beaucoup de nouveaux mots.
– Les Québécois sont très forts pour fabriquer des néologismes. J'ai un ami, professeur à l'Université Laval, qui a fait partie de la commission de nomenclature de l'Académie française. Habituellement, on lui dit : « Pour ce mot anglais, au Québec, vous avez trouvé quelque chose, n'est-ce pas ? » Il répond : « Oui, on dit comme ceci. » Alors les autres se regardent et disent : « Et nous, en France, on va dire comment ? » Très souvent, ils proposent autre chose. Ils ne peuvent pas accepter qu'une autre région francophone ait pris les devants. C'est comme ça qu'ils ont fabriqué cette horreur de « mél » alors que le Québec avait déjà le courriel. Enfin, les français régionaux empruntent aux voisins. Quand on vit dans un pays multilingue, certaines réalités doivent être nommées. Il n'y a pas de röstin en France. Est-ce pour autant un mot vulgaire ? Ces mots d'emprunt sont très mal vus en général. La schlaguée (de

*Actuellement au nombre
de trente-sept, les
Académiciens sont les
défenseurs de la langue
française depuis 1635.
Simone Veil a fait son
entrée en novembre 2008.*

© Journal du Dimanche



schlagen : frapper), par exemple, est perçue comme un vilain germanisme. Mais si ces mots régionaux venaient à disparaître, le français disparaîtrait avec eux. Aussi longtemps qu'une langue existe, elle doit s'adapter.

Est-ce que les linguistes français sont conscients de cette variété de français ?

– Il y a ceux qui ont compris, comme mes collègues du laboratoire ATILF (Université de Lorraine), et ceux qui ne veulent pas comprendre. Beaucoup ont encore l'idée qu'on trouve d'un côté les Français et de l'autre les francophones. Ils n'ont pas encore compris qu'ils étaient eux-mêmes francophones. Mais c'est en train de changer. Les Français se sont enfin ralliés à la BDLP (Base de données lexicographiques panfrancophone), qui recense les mots régionaux. Ils ont compris que le français de France est lui aussi régionalisé. On ne parle pas le même français à Toulouse qu'à Lille. Et très souvent, toute la francophonie dit une même chose, sauf Paris qui dit autre chose.

C'est le cas, selon vous, de « déjeuner, dîner et souper » ?

– Oui, toute la France disait « déjeuner, dîner, souper » comme nous. Mais la norme parisienne a imposé autre chose à cause de Louis XIV, qui était un couche-tard. Il

déjeunait sur le coup de midi. Les pauvres courtisans qui se levaient plus tôt n'avaient pas le droit de déjeuner avant le roi. Ils prenaient donc un « petit » déjeuner avant le déjeuner. A nouveau, c'est typiquement la langue des salons parisiens. Le français n'est pas du français, mais du Vaugelas. Il a autoproclamé que ce qu'il disait était la langue française. Et tous les autres ont tort. Dès qu'un francophone ouvre la bouche, il a tort. Ce sentiment de culpabilité est terrible ! Un Italien, qu'il soit Milanais ou Napolitain, parle italien, même si ce n'est pas le même italien. Quel anglophone parle comme la reine d'Angleterre ? Ils se sentiraient déshonorés de parler comme elle.

Aujourd'hui, le français emprunte beaucoup à l'anglais. C'est mal ?

– Au XVI^e siècle, la moitié du vocabulaire anglais était d'origine française. Aujourd'hui, les mots d'origine française représentent un tiers du lexique anglais. En anglais, il est impossible de faire une seule phrase plus ou moins raisonnable sans utiliser de mot d'origine française. En français, le pourcentage de mots anglais est minime. Et souvent, ce sont des mots français qui nous reviennent : tennis, par exemple, vient de l'ancien français « tenez ». Budget vient de la bougette de l'ancien français : il désignait la bourse qu'on portait à la ceinture. Par évolution sémantique, il a changé de signification en anglais, puis il nous est revenu sous ce nouveau sens. L'anglais et le français vivent en symbiose depuis environ mille ans. Ça va et ça vient. Il faut arrêter de dramatiser. L'anglais, qui a été la langue la plus ouverte à tous les emprunts, qui a mangé à tous les râteliers, est actuellement la langue la plus puissante dans le monde. Les emprunts vitalisent. Ils n'ont jamais modifié la structure des langues. Cette peur essentiellement franco-française des « vilains emprunts qui viennent avilir notre langue » est absurde. Chaque emprunt enrichit la langue. L'anglais en est le meilleur exemple.

Recueilli par Aude Pidoux

ON A PERDU LE PATOIS, PAS LES SUISSES ALLEMANDS

Les dialectes romands ont disparu, les dialectes suisses alémaniques se sont maintenus. Pourtant, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les deux régions partageaient le même modèle linguistique : on parlait le dialecte, on écrivait la langue standard, allemand ou français. La disparition des patois romands a deux causes, explique Andres Kristol. D'une part, le mépris des patois a été importé de France après la Révolution française. D'autre part, à partir de 1815, la Suisse fédérale introduit le libre établissement de tous les citoyens sur le territoire national. A ce moment-là, des flots de migrants suisses allemands rejoignent la Suisse romande pour des motifs économiques. La région s'industrialise à grande vitesse. La population de la ville de Bienne, par exemple, explose. On diffuse alors l'idée que, pour sauver leur romanité, les Romands doivent passer au français. Il apparaît en effet plus facile d'assimiler ces migrants suisses alémaniques par l'école et par le français que par le patois. Le français, langue de culture, langue standardisée, résiste mieux à la pression. La Suisse allemande n'a pas connu cet énorme brassage. Pourtant, dès la fin du XIX^e siècle, on envisage la disparition des dialectes. Au début des années 1930, la bourgeoisie suisse allemande commence à parler allemand. « C'est le dénommé Adolf Hitler qui a sauvé les dialectes alémaniques. Sans le vouloir, évidemment, explique Andres Kristol. Au moment de la montée du nazisme, la Suisse allemande, comme un seul homme, a adopté le dialecte pour se distinguer du grand voisin. Sinon, la Suisse allemande serait aujourd'hui dans la même situation que l'Allemagne, où l'on observe encore un allemand dialectalisé, mais où les dialectes proprement dits sont en train de disparaître. En Suisse allemande, le train était en marche vers l'adoption de l'allemand standard. C'est ce ressaisissement soudain, cette réaction identitaire qui a provoqué la situation actuelle. »

Aude Pidoux

A propos du

LANGAGE ÉPICÈNE

Votre collègue Patrick Magnenat nous appelle à rallumer le débat sur la langue épïcène. [...] Franchement, il me paraît que cette controverse tourne en rond. Faut-il dire *les droits de la personne humaine* au lieu des *droits de l'homme*? Pléonasme: avez-vous déjà vu une personne qui ne soit pas humaine? Ou alors, comme notre ex-conseillère fédérale Calmy-Rey, la *Déclaration des droits humains*? Du coup, on désincarne ce titre, on le rend abstrait, comme si, par exemple, les droits des enfants devaient s'appeler *les droits enfantins*... M^{me} Calmy-Rey, d'ailleurs, adressait tous ses discours *aux Suissesses et aux Suisses*, avalanche de sifflantes d'autant plus inesthétique et contestable que la forme féminine *Suisse* devrait suffire. Non mais! Vous diriez, en parlant des femmes souvent charmantes qu'on croise à Moscou, des *Russesses*?

On veut libérer la langue, mais on tombe dans un formalisme inutile et pédant. La *mairesse de Genève*, c'est parfaitement laid. Le *sage-homme*, c'est ridicule. Quant à la *cheffe*, qu'on lit maintenant partout, c'est un attentat contre l'évolution naturelle des mots. Le féminin de *bref* se dit et s'écrit *brève*. On devrait dire aussi *la chève*. Mais évidemment, cette appellation ressemble un peu trop à *la chèvre*. Ouh! dans les bureaux la rigolade!... Alors on a construit un féminin hérétique. Mais, s'il vous plaît, une touche de bon sens: pourquoi pas *la maire*? Et *l'accoucheur*? Et... *la chef*?

Le malheur, c'est qu'on ne voit pas une réalité qui, pourtant, devrait crever les yeux: le français ne connaît pas de terminaisons spécifiquement féminines. La preuve: *un*

enfant, une enfant. Ou bien : *un train, une main. Un cœur, une fleur. Une dot, un mot.* On pourrait prolonger beaucoup la démonstration. L'erreur de nos amis québécois, dont j'admire aussi la vigilance, est de croire que le féminin doit nécessairement se signaler par un *-e* muet : *une professeure, une pasteure...* J'ai envie de rétorquer : *Et ta sœur!*

En bref : certains mots diffèrent naturellement selon le genre (*beau-belle, instituteur-institutrice, crétin-crétine, maraîcher-maraîchère, châtelain-châtelaine*, etc.), d'autres supportent parfaitement d'être employés sans modification soit au masculin, soit au féminin : *ma chef, la professeur*, et, naturellement, *mon* ou *ma secrétaire*. Ce n'est pas une question de grammaire. C'est une question, tout empirique, d'usage et d'oreille.

J'ajoute qu'à mon avis, l'Académie française, si conservatrice qu'on puisse la juger, a parfaitement raison quand elle affirme que dans notre langue le masculin fait office de neutre (vous ne pouvez pas dire *elle pleut!*) et qu'en conséquence il doit prévaloir au pluriel : tant qu'il y aura des hommes et des femmes, *ils* aimeront l'amour. Ce qui nous évite ces énumérations répétitives et bêtes à manger du foin comme *les député-e-s, les étudiant-e-s, les rédacteurs/trices* ou bien *celles/ceux qui dérangent* ou encore les périphrases prudentes du style *les personnes qui voyagent sans billet* ou *rue réservée aux personnes qui vont à pied*. Ce qui donne des textes (en particulier des articles de journaux et des articles de loi) non seulement touffus, mais tout simplement impossibles à lire à haute voix.

Et puis, voyez-vous, même Dieu est masculin. Prenez-y garde, Mesdames et Messieurs les réformateurs / trices : s'il vous arrivait d'écrire Dieu / Déesse, on vous taperait méchamment sur les doigts.

Croyez à mes sentiments les meilleurs.

Jean-Marie Vodoz

syndicom



syndicom, secteur médias – Section IGE Vaud/Lausanne
Rue Pichard 7, 1003 Lausanne – Tél. 058 817 19 27
Courriel: lausanne@syndicom.ch – Internet: www.syndicom.ch

Un engagement commun, un encadrement personnalisé

LE RALLYE 2013

QUOI DE NEUF À L'AST ?

Direction la Gruyère!

Le rallye du groupement s'est déroulé le samedi 8 juin par une magnifique journée.

En début d'après-midi, vers 12 h 45, six équipages – dix-neuf participants – et trois organisateurs se sont donné rendez-vous au parking du vélodrome de la Pontaise.

Pour rejoindre le premier poste, les concurrents devaient répondre à la question suivante : *Un non-voyant, gare.*

Lieu : **Palézieux-Gare**. La création de Palézieux-Gare remonte à la mise en service de la voie de chemin de fer Lausanne - Berne, en 1862, qui passait largement à l'écart de Palézieux-Village. S'y ajouta en 1876 la ligne partant en direction de Moudon - Payerne.

Le deuxième lieu à découvrir est défini comme suit : *Longtemps reconnue comme plus petite ville d'Europe.*

Lieu : **Rue**. Fondée par les ducs de Savoie et dotée d'un

*L'Auberge de la Loue,
à Pringy – bâtisse érigée
en 1680 – nous a accueillis
pour un excellent repas
pris dans une ambiance
chaleureuse.*

© www.gruyere-escapade.ch



château, cette cité connut autrefois douze foires annuelles, cinq pintes, de nombreux commerces, un casino, un hôpital. Elle fut même la préfecture du district de Rue jusqu'en 1848.

En route pour l'étape suivante où Hermann Nickel nous attend pour un arrêt récréatif avec sandwiches et boissons. La question : *Lieu de ma naissance, il me vit composer « L'armailli des grands monts ».*

Lieu : **Sâles**. L'abbé Joseph Bovet y est né le 7 octobre 1879. Ecclésiastique, compositeur et chef de chœur suisse. Ordonné prêtre en 1905, il est décédé le 10 février 1951 à Clarens.

Ensuite, pour arriver à un lieu de dégustation, la question est ainsi posée : *Le froid revient... Sortez vos doudounes, on va en visite.*

Lieu : **Broc**, Maison Cailler. Le show Cailler : « Il était une fois... », au cours du spectacle, de fabuleuses histoires prennent vie dans des pièces spécialement aménagées. Palper à pleines mains les fèves de cacao torréfiées et humer avec délectation les effluves du chocolat tout frais confectionné. Et goûter, enfin, car le chocolat Cailler n'a d'autre destinée que de franchir les lèvres, pour révéler les formidables arômes nés du meilleur cacao, du lait de la Gruyère et de savoureux ingrédients qui envoûteront le palais.

Arrivée : *Une montagne de loisirs.*

Lieu : **Moléson-Village**. Perché sur un plateau à 1100 mètres d'altitude, le village surplombe littéralement la cité médiévale de Gruyères et la plaine des Marches. Le Moléson, qui culmine à 2002 mètres, est un symbole de la Gruyère et de Fribourg. Il est accessible par funiculaire et par téléphérique.

Les organisateurs vous remercient et souhaitent encore plus de participants pour le prochain rallye en 2014.

Joseph Christe

*Merci aux juniors
d'avoir répondu
au questionnaire
destiné aux enfants.*

© Olivier Bloesch



Résultats

1^{ers} – 124 points

Françoise et Olivier Bloesch, Ernest et Isabelle Gaillard

2^{es} – 121 points

Nadine et Marcel Berthoud, Pierre Pavid

3^{es} – 118 points

Sonia et Serge Berclaz, Véronique Demont

4^{es} – 103 points

Jean-Luc Monnard, René Vittoz, René Wenger

5^{es} – 99 points

Rémy Bovey, Marcel Martin, Jacques Garcias

6^{es} – 84 points

Janet et Christèle Nickel

Organisation

Joseph Christe, Hermann Nickel, Michel Pitton

Arciens, arciennes,

Alexandre Jacquier quitte le journal la tête haute. Des raisons privées l'empêchent de continuer le beau travail qu'il a commencé et sont notamment la cause de l'énorme retard du numéro que vous tenez entre les mains, retard pour lequel je vous prie de nous excuser.

Il a su donner à notre bulletin l'impulsion et l'humour qui lui manquaient un peu et nous regrettons beaucoup sa décision.

Le *Trait d'Union* est donc à la recherche de son nouveau

rédacteur en chef

Il lui sera peu demandé :

- Etre **arcien**, bien sûr
- Avoir un **sens aigu de la communication**
- Etre doté d'un solide **esprit d'initiative**
- Etre **imaginatif et enthousiaste**
- Etre une **bonne plume**
- Savoir **organiser un journal** dans le respect de la maquette
- Etre **bénévole**, car l'Archi n'a pas les moyens de rémunérer ce poste
- **Avoir de l'humour** (indispensable)
- Etre **bien équipé informatiquement**
(outils de PAO pas indispensables)
- Etc.

Bien entendu, le rédacteur en chef peut être une rédactrice en chef, vous l'avez compris.

Je me réjouis de recueillir vos nombreuses offres. C'est urgent.
Cordialement,

Votre président, Olivier Bloesch

DES JEUX DE MOTS

FIGURES ÉMINENTES

au jeu des mots avec l'Oulipo

Les gens qui n'aiment pas les jeux de mots m'horripilent. Le jeu de mots est une composante indispensable de la langue. Peut-on prétendre aimer sa langue en en condamnant l'usage ludique ?

En cela je partage l'opinion de Claude Duneton : « Notre langue française, vocalique comme un oiseau qui chante, s'est toujours prêtée mieux qu'une autre, depuis ses origines, aux confusions sonores ; j'ai déjà eu l'occasion de le dire, nous disposons d'une langue à quiproquos et à calembours, c'est une donnée essentielle. »¹

Un jeu d'obsédés textuels

Dédaignés par les gens graves, austères, les pisse-froid, les coincés, les endimanchés, les jeux de mots contribuent à décrier la langue et la libèrent de ce péril : l'esprit de sérieux. Ils sont vivants, souriants, irrévérencieux. Non seulement ils ne dénaturent pas la langue, mais souvent ils la valorisent.

En empruntant à la langue ce qu'elle a de plus vif, de plus piquant, ils constituent un agrément de la conversation, ils représentent une part de notre richesse culturelle. Quelle pâle discussion que celle dans laquelle n'entre aucun jeu de mots !

« Celui qui croit aux mots et qui les apprivoise, qui les aime et qui les nourrit, qui les soigne et qui les recharge est bien plus près de la vérité et de la vie, bien plus près de la joie et de la puissance que celui qui manie les idées », disait Léon-Paul Fargue.

« Malheur à celui qui ne joue pas avec les mots : il perd une grande partie de ce qui le constitue, de ce qui ordonne sa pensée. Le langage ludique, le jeu de mots sont nécessaires et certains jargons procèdent d'un plaisir du jeu »², remarque l'écrivain Orlando de Rudder.

Le calembour est donc un exercice salutaire, car la liberté de la langue précède souvent la liberté de l'esprit.

De Rabelais à Jacques Prévert et Raymond Devos, la tentation fut toujours forte de jouer avec (et sur) les mots. Le calembour, la contrepèterie, le palindrome, l'anagramme, le lipogramme, l'allitération, les vers olorimes, etc. participent de ce jeu d'obsédés textuels. Certains s'en sont fait même une spécialité, tels les surréalistes, créateurs des cadavres exquis, et les pataphysiciens, qui ouvrirent la voie à l'Oulipo.

L'Oulipo

L'Oulipo (acronyme d'ouvroir de littérature potentielle) est issu du Collège de 'pataphysique. Il en est au départ l'une des composantes. Une première rencontre eut lieu à Cerisy en novembre 1960 avec l'intention de former un groupe au sein du Collège de 'pataphysique. Cette première réunion prit d'abord le nom de séminaire de littérature expérimentale. Ce n'est qu'un peu plus tard que le groupement prit son nom définitif d'Oulipo.

Les initiateurs de l'Oulipo furent l'écrivain Raymond Queneau et le scientifique François Le Lionnais, tous deux passionnés de mathématiques, auxquels se joignirent Jean Queval, Jean Lescure, Albert-Marie Schmidt, entre autres.

L'idée des fondateurs était de rassembler écrivains et mathématiciens, poètes et logiciens pour qu'ils s'occupent, ensemble, de littérature. Les oulipiens n'étaient donc pas forcément tous des écrivains.

Il s'agissait prioritairement, pour eux, d'explorer le langage en le modelant et en le réinventant. On pourrait considérer que les travaux oulipiens relèvent des jeux de société. La production par contraintes, estiment-ils, donne à chaque fois la liberté d'explorer et de surenchérir dans la joie du jeu. Joyeux atelier de copains, les oulipiens, qui n'en sont pas à un paradoxe près, trouvent la liberté d'écriture dans la contrainte.

« Ces gens-là, dit Pierre Assouline³, un tout petit groupe qui ne se donne pas pour une élite, sont des fous de poésie, de mots, de littérature, d'expériences, de combinaisons, de structures. » A l'Oulipo, les jeux de mots sont devenus le jeu des mots. Raymond Queneau, virtuose du langage, qualifie les activités de l'Oulipo de « naïves, artisanales et amusantes ». C'est lui qui donna la définition de « potentiel ». « Nous appelons littérature potentielle la recherche de formes, de structures nouvelles qui peuvent être utilisées par les écrivains de la façon qui leur plaira. » C'est donc bien d'une activité ludique qu'il s'agit.

Toujours selon Queneau, l'oulipien est « un rat qui construit lui-même le labyrinthe dont il se propose de sortir ». Un labyrinthe de lettres, de mots, de phrases, de sons, de formes, etc.

Plagiats par anticipation

Les oulipiens sont-ils des découvreurs ? Pas toujours. « Il nous arrive parfois, répond François Le Lionnais, de découvrir qu'une structure que nous avons crue parfaitement inédite avait déjà été découverte dans le passé, parfois même dans un passé lointain. Nous nous faisons un devoir de reconnaître un tel état de choses en qualifiant les textes en cause de « plagiats par anticipation ». Ainsi, justice est rendue et chacun reçoit selon ses mérites. »

De nouveaux membres vinrent s'ajouter aux fondateurs, et non des moindres. Songez donc : figurèrent bientôt

dans cette académie oulipienne des « immortels » tels Georges Perec, auteur de *La disparition* et de *La vie mode d'emploi*; Noël Arnaud, biographe de Boris Vian; François Caradec, confrère typographe et pataphysicien, admirateur d'Alfred Jarry et d'Alphonse Allais; Luc Etienne, virtuose du contrepet et de la charade à tiroirs, dont la Comtesse du *Canard enchaîné* déplore la perte cruelle; le poète Jacques Roubaud et sa très oulipienne *Belle Hortense*; Marcel Bénabou, écrivain et auteur de *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*, sans compter les « éléments atypiques »: l'Italien Italo Calvino et l'Américain Harry Mathews.

Les acrobates du langage

Le travail de l'Oulipo consiste à exhumer, classer, illustrer les contraintes présentes dans l'écriture littéraire. Toute la littérature est en effet édifiée dans le respect des mêmes contraintes, celles du vocabulaire et de la grammaire. L'Oulipo se donne pour tâche d'inventer de nouvelles contraintes, notamment par le recours aux mathématiques.

Que le terme de contrainte ne prête pas à confusion. Il ne s'agissait, en fait, rien de moins que d'une volonté de rééquilibrer l'écriture.

En usant de toutes les combinaisons qu'offre la langue française, les oulipiens ont dynamisé le langage. Ils ont redonné vie au palindrome, dont un plaisant disait: « Qu'on le prenne par la tête ou par le cul, c'est du pareil au même. »

Georges Perec ressuscite le lipogramme en accomplissant l'exploit de composer un roman de trois cents pages sans utiliser une seule fois la lettre *e*. Il compensera cet « oubli » en composant un ouvrage postérieur (*Les Revenentes*) dans lequel il s'attacha à produire le plus grand nombre de *e*.

Une autre pratique oulipienne était le « S + 7 ». Cette méthode, mise au point par Jean Lescure, consistait à remplacer dans la phrase un substantif, un adjectif ou un

verbe par le septième de la même espèce dans un dictionnaire choisi.

On pourrait encore énumérer une quantité de ces facéties oulipiennes.

Dans sa démarche quelque peu provocatrice et subversive, l'Oulipo joue visiblement à déconcerter le lecteur. Comme dans tout jeu de société, le fin du fin est de connaître la règle du jeu.

« Rien de tel que ces académiciens sans académie, que ces rigolos sans uniforme, ces acrobates farfelus du langage, ces fadas de littérature pour concocter d'érudites théories aussi malaisées à déchiffrer qu'un traité de mécanique quantique », relève Claude Gagnière⁴.

Pour chaque oulipien, jouer avec les mots est tout à la fois récréation et re-création. Tout amateur de jeu de mots est quelqu'un qui aime jongler (étym. *joculari*, « plaisanter ») avec les mots. Il s'agit donc bien d'un plaisant exercice d'adresse que les oulipiens ont remarquablement su mettre en valeur.

André Panchaud

Notes

¹ *Le Figaro*, 22 février 2007.

² *Le français qui se cause*, Balland, 1986.

³ *Le Monde*, 18 décembre 2010.

⁴ *Au bonheur des mots*, Robert Laffont, 1889.

Sources

Encyclopédie Universalis, t. 8, article de Jacques Jouet, 2005.

Emmanuel de Waresquiel: *Le siècle rebelle*, Larousse 2004; article de Jean-Marie Gleize.

Oulipo. La littérature potentielle, Gallimard « Folio essais » N° 95.

Oulipo. Abrégé de littérature potentielle, Ed. Mille et une nuits, 2002.

MOTS CROISÉS

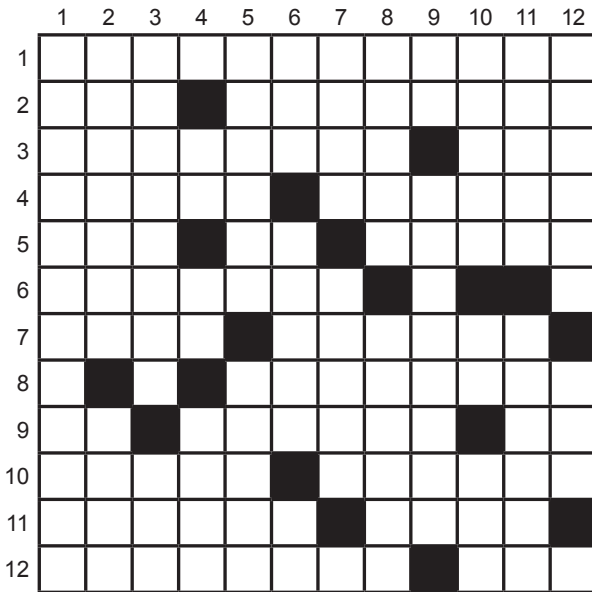
Auteur: Yves Soucy (mots-croises.ca)

Horizontalement

1. Sensible
2. Offre publique d'achat. Fortifier
3. Alcaloïde du tabac. Ancienne pièce d'or
4. Dédaigne. Supporta ce qui est pénible
5. Pièce de bois qui supporte la quille d'un navire.
Lumen. Conformément
6. Embonpoint
7. Premières pages. Manette
8. Drôle
9. Télé. Os. Sélénium
10. Couvrir d'iode. Assaisonnées
11. Fruits qui donnent une huile excellente.
Victoire de Napoléon en 1806
12. Sport. Troisième personne du pluriel

Verticalement

1. Bâtisse
 2. Avis. Chipa
 3. Poser des briques. Exprimé
 4. Fleuve de Russie. Darmstadtium. Songea
 5. Attaché, en parlant d'un cheval, à une machine
agricole. Etendue couverte d'arbres
 6. Se dit entre intimes. Petit rongeur. Silicium
 7. Qui nous vient en naissant.
Parcourus de nouveau des yeux
 8. A lui. Malhonnête
 9. Science-fiction. Déballé
 10. Grand-père. Sert à témoigner de l'étonnement.
Est-Nord-Est
 11. Rubrique des décès. Il pousse au bord des étangs
 12. Bandit. Venus au monde
-



Solution du N° 196



Les boulangers ont des problèmes croissants.
Les chauffeurs débrayent.
Les employés des services industriels sont sous tension.
Les ouvriers du bâtiment ne veulent plus essuyer les plâtres.
Les éleveurs de chiens sont aux abois.
Les brasseurs sont sous pression.
Les ferblantiers-couvreurs ne veulent plus prendre de tuile.
Les veilleurs de nuit en ont assez de vivre au jour le jour.
Les pédicures travaillent d'arrache-pied.
Les cheminots veulent conserver leur train de vie.
Les pêcheurs haussent le ton.
Les prostituées sont dans une mauvaise passe.
Les imprimeurs sont déprimés.
Les plombiers sont las de voir leurs revenus plombés.
Les électriciens entrent en résistance.
Les dessinateurs font grise mine.
Et les correcteurs sortent de leur coquille!

DATES À RÉSERVER :

Salon du livre et de la presse

Du 30 avril au 4 mai 2014, Genève
<http://www.salondulivre.ch>

Fête du livre

Du 29 au 31 août 2014,
Saint-Pierre-de-Clages
<http://www.village-du-livre.ch>



Assemblée générale

Samedi 3 mai 2014, Genève



Apéritif de fin d'année

Samedi 30 novembre 2013, Encre et Plomb



Paraît quatre fois par année
Abonnement annuel 35 francs

MEMBRES DU COMITÉ

Président

Olivier Bloesch
Ch. des Condémines 5
1422 Grandson
+ 41 24 445 56 10
+ 41 79 652 06 07
olivier.bloesch@arci.ch

Vice-président et trésorier

Michel Pitton
Ch. de Pierrefleur 66
1004 Lausanne
+ 41 79 212 16 13
michel.pitton@arci.ch

Rédacteur en chef

Vacant

Secrétaire aux verbaux

Rémy Bovey
Ch. de la Confrérie 22
1800 Vevey
+ 41 79 312 00 48
remy.bovey@arci.ch

IMPRESSUM

Responsable de la publication

Vacant

Mise en pages et expédition

Chantal Moraz
chantal.moraz@arci.ch

Impression

Atelier Grand SA
En Budron 20
1052 Le Mont

Design graphique

Nordsix

Polices

Minion, Helvetica Neue

Tirage

400 exemplaires

MODIGLIANI

et l'école de Paris

En collaboration avec le Centre Pompidou
et les Collections suisses



Fondation Pierre Gianadda

Martigny Suisse

21 juin – 24 novembre 2013
Tous les jours de 9 h à 19 h